



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

ection university Library
32101 063576183

LA CONSPIRATION DE COMPESIERES

LIBRARY
OF
PRINCETON UNIVERSITY



LA CONSPIRATION
DE
COMPESIÈRES

POÈME
EN PATOIS SAVOYARD

1695

Introduction & notes par Ph. Plan
Deffins d' Alf. DuMont



GENÈVE
LIBRAIRIE A. CHERBULIEZ & C^{ie}

Imprimerie Jules-Guillaume Fick

—
1870

L'ANCIEN AUTEUR
AU LECTEUR D'AUJOURD'HUI

*Viens, mon fruz, lis ce vieil ouvrage
Ecrit à l'honneur de votre âge.
De mon temps l'homme était méchant
Et tout curé de Viuz, d'Archamp,
Eût voulu nous pendre au Calvaire ;
Mais les curés sont devenus
Tes amis chers & bienvenus,
Ils boivent gaiment dans ton verre ;
Donc ils riront aussi, mon fruz,
Des anciens fous d'Archamp, de Viuz.*



A

LOUIS FAVRAT

IL y a déjà bien des années, je tentai de renouveler la publication des *Almanachs genevois*, de ces recueils de poésies qui avaient obtenu une si grande vogue aux environs de 1830. La réussite m'en paraissait assurée ; les pierres angulaires de notre ancien Caveau étaient encore debout : Chaponnière n'écrivait plus, il est vrai, mais il lui restait certains regains dans lesquels il m'avait permis de fourrager ; M. Petit-Senn venait de produire ses meilleures chansons ; Salomon Cougnard n'en était pas encore à ses dernières ; je pouvais, en outre, glaner dans les œuvres posthumes de Thomeguex, de Verre & de Galloix ; puis il y avait les jeunes . . .

Le livre parut, mais il n'eut qu'un succès d'estime.

Cette infructueuse entreprise fut cependant l'occasion d'une bonne fortune. Dans le très-grand nombre de pièces recueillies pour mon

3230
001
264
(RECAP) 738298

volume, il s'en trouva quelques-unes qui durent être mises de côté comme ne concordant pas précisément avec le programme que je m'étais tracé, & parmi ces dernières figuraient deux curieux manuscrits de la fin du XVII^e ou du commencement du XVIII^e siècle. L'un, que je tiens encore en réserve, a pour objet l'Escalade. L'autre est le poème que voici. Il n'avait pas de titre : je lui ai donné celui de *La Conspiration de Compestères*.

Composé de 181 strophes de quatre vers, il est divisé en trois parties avec l'indication entre elles de *pause première*, — *pause seconde*, — qui était employée dans nos anciens psaumes. Le rythme est celui du *Cé qu'à lé n'haut* ; &, de même que le *Cé qu'à lé n'haut*, ce poème est écrit en patois du pays ou, comme on l'appelle plus communément, en patois savoyard.

Il n'y a pas très-longtemps que presque chacun chez nous, à la ville comme dans les villages, comprenait & parlait cet idiome ; on voyait même, sous le régime impérial, des magistrats de l'ordre judiciaire s'en servir pour interroger ceux de nos voisins annexés qui ne comprenaient rien du français. Et non-seulement il était parlé, mais écrit. La passion des Genevois pour les brochures

est connue, &, dans les volumineux témoignages de cette passion dont regorgent les dépôts publics & les bibliothèques particulières, on peut constater qu'à dater de l'affiche de Jacques Gruet (1547) jusqu'aux derniers opuscules de M. Hornung, le patois fut souvent employé : les plumes les plus diverses y ont eu recours, même celle de Piçter-de Rochemont.¹

Mais peu à peu, dès la première enfance de la génération qui s'en va, l'usage du patois tendit à disparaître. C'est là ce qui a particulièrement marqué la transition entre les mœurs patriarcales, déjà bien affaiblies à la fin du siècle dernier, & les innovations de la vie actuelle : l'introduction dans les ménages bourgeois de la chambre à manger, la désertion de la cuisine, la substitution du salon au foyer domestique. Une première expression de regret du passé à cet égard se trouve dans un couplet bien connu & déjà bien ancien du pasteur Nicolas Chenevière :

*U tor de la seminaia,
Zame bin, quan t'y fa fray,
V'i tote 'na méxenaia
Don le pare è prêtre & ray.
Farfin-le bin revegnâ...
Cè temps qui no fit pliaif!*

¹ Voyez les notes à la suite du poème.

A la ville donc, il n'est plus possible aujourd'hui, comme on le pouvait jadis, de distinguer à la prononciation de son patois un habitant du quartier de la Madeleine d'un habitant de *darnier* le Rhône. A la campagne le patois se comprend encore, à cause des ouvriers savoyards qui viennent y travailler; toutefois il est plusieurs de nos anciennes communes où, de même que dans presque toutes celles du canton de Vaud, on ne rencontrerait pas une personne de quarante ans qui le sût ou qui le voulût parler. Mais à la campagne l'abandon des mœurs patriarcales a eu bien moins d'influence sur les modifications du langage que l'introduction de l'instruction primaire, devenue gratuite à Genève en 1847 & obligatoire dans le canton de Vaud en 1806. Ce que nos concitoyens & confédérés ont ainsi perdu de pittoresque, de naturel & de bonhomie dans leurs discours a-t-il été fructueusement compensé par un notable accroissement d'intelligence? J'aime à le croire. Je serais d'ailleurs désolé qu'on pût interpréter mes doutes sur cette question dans un sens réactionnaire: je ne déplore ici la disparition du patois qu'à un point de vue ..., d'amateur.

Je reviens à mon manuscrit. L'écriture

en est assez élégante & paraît très-lisible, mais ce n'est qu'une apparence & l'interprétation n'en est pas aussi facile qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil. On a d'abord à se familiariser avec cette manière d'expression aussi diverse que les localités où elle était employée, avec cet idiome dont les formes grammaticales n'ont été jusqu'ici soumises à aucune loi. Il faut ensuite arriver à deviner le sens de mots de création, pour ainsi dire, instantanée & qui n'auront peut-être servi qu'une fois. Puis il y a les locutions proverbiales qui ont cessé d'avoir cours, les allusions à des faits ou à des personnages contemporains dès longtemps oubliés¹, puis les contractions, élisions & autres modifications que comporte ou permet la poésie... & le tout sans que l'auteur ait eu soin de s'approprier une orthographe constante, quelque arbitraire qu'elle pût être. Il semble, au con-

¹ Tels sont, par exemple, la mention de *Jean Delu* (strophe 67) & ce passage de la strophe 18 :

. . . . Z'ai viu leca dé lettré
A Cournavin avoi dūe catellé!

Sur ce dernier point M. Galiffe nous apprend bien que la poste existait autrefois à Cornavin; mais cela ne suffit pas pour nous rendre compte de ces lettres *glissant au moyen de deux poulies* & qui pouvaient donner l'idée d'un voyage aérien de clocher en clocher.

traire, qu'il ne se soit (lui ou son copiste) pré-occupé d'aucune considération à cet égard : le même mot, le même son & le même temps de verbe se trouvent quelquefois écrits de trois ou quatre façons différentes dans la même page. La seule règle apparente est celle du rythme ; encore faut-il tenir compte d'une quantité d'artifices de prononciation.

Les difficultés de lecture & d'interprétation une fois vaincues, j'ai été frappé soit de la valeur que présentait ce petit poème comme œuvre littéraire , soit de l'intérêt historique & philologique que pourrait offrir sa publication. J'aurais peut-être dû le traduire ; mais c'eût été le défigurer, le sacrifier sans résultat, l'anéantir en quelque manière, en lui enlevant par cette opération ce qui constitue son mérite principal, le charme de la forme. On discute beaucoup aujourd'hui sur la question de savoir si les patois ont été à l'origine des langues actuelles. J'incline d'instinct vers l'affirmative , & pourtant je ne puis m'empêcher de reconnaître que notre patois n'est au fond que du vieux français, ne différant de ce dernier que par une plus libre & rustique allure, par la variété & la vivacité des nuances. Or, comme c'est précisément ce qu'une traduction aurait infaillible-

ment fait disparaître de l'œuvre, la raison m'a paru suffisante pour donner cette œuvre telle que je l'ai su lire. Je me suis même attaché à une reproduction rigoureusement textuelle (sauf pour la ponctuation qui fait totalement défaut dans le manuscrit), me bornant à signaler par un point d'interrogation les mots dont le sens m'a paru douteux & laissant en blanc la place de ceux qui sont décidément illisibles.¹

Pour ce qui est du sujet dont j'ai tiré mon titre, je dois avouer que, si laborieuses qu'aient été mes recherches, je n'ai pas trouvé la moindre trace d'une conspiration proprement dite, ourdie à Compezières² à la date précise qu'indique le poème lui-même, c'est-à-dire

¹ L'orthographe irrégulière de l'auteur offre du moins l'avantage de nous révéler certaines particularités de prononciation, & à ce titre les *patoisants* raffinés me sauront-ils peut-être gré de la leur avoir conservée.

Je note encore parmi les cas d'interprétation difficile ce vers de la strophe 143.

Salve Petræ! *ne'tay pa di Gar' Liadou?*

Ce que je lis :

Salve Petræ! *n'est-ce pas Gare Claude?*

Je suppose que l'auteur fait ici allusion à un jeu dans lequel on devait lancer un objet quelconque à l'un des assistants, en le prévenant par un salut.

² Voyez les notes à la fin du poème.

à la fin d'octobre 1695. Mais comme il est facile de s'en convaincre, les Registres des Conseils, source authentique de notre histoire, tout en ne faisant aucune mention du fait, en rapportent cependant les détails.....

Un simple mot expliquera cette énigme: il s'agit d'une fiction poétique où l'imagination de l'auteur vogue à pleins bords sur une mer d'événements réels.

En 1695, pour répondre au but d'envahissement confessionnel qu'avait évidemment en vue le roi Louis XIV lorsque, vers le milieu de son règne, il institua un poste diplomatique à Genève, en 1695, dis-je, le résident français, M. d'Iberville, conçut le projet d'un agrandissement de la chapelle qu'il avait au fond du jardin de son hôtel, à la Grand'rue.

« Il s'y voit forcé, » rapporte l'ancien syndic Pictet dans la séance du Conseil du 6 août, « pour la rendre un peu plus commode & pour se garantir de la souffrance où il se trouve lorsqu'elle est remplie de monde, tant par la chaleur que par la mauvaise odeur que les paysans & manouvriers y apportent. »

Comme on le voit, la *sueur du peuple* n'é-

rait pas prise en ce temps-là dans un sens figuré.

L'opinion publique se trouvait alors trop vivement excitée par l'existence d'une chapelle catholique dans nos murs, pour que la nouvelle de l'agrandissement de ce lieu de culte ne vînt pas jeter un surcroît d'alarmes, surtout quand on apprit que la construction projetée se ferait au nom du roi & à ses frais. Les matériaux étaient tout prêts, à Bellerive ; on n'attendait que l'autorisation sollicitée du Conseil pour les transporter à la ville.

Le cas fut particulièrement jugé d'une « dangereuse conséquence » au sein de la vénérable Compagnie des pasteurs. On y représenta tout aussitôt :

« Qu'on vient de tous côtés à la messe
« chez M. le résident, où les assemblées sont
« très-nombreuses ;

« Que les papistes, soit gens de qualité,
« soit ouvriers, qui ne sont soufferts ici que
« par permission du magistrat, y vont ;

« Que quantité d'autres papistes étran-
« gers demeurent en cette ville sans permis-
« sion ou en la faisant prolonger fort long-
« temps ;

« Que les hôtes tiennent en pension di-
« vers papistes, qui étant venus ici pour mau-

« vaines affaires ou peut-être étant espions,
« y vont aussi ;

« Qu'il serait bon que, suivant l'ancien
« établissement, tels gens qui sont très-sus-
« pects, ne fussent point soufferts ici, tant
« pour le bonheur de cette Eglise que pour
« la sécurité de l'Etat & l'intérêt & la con-
« servation de notre religion, outre le dan-
« ger de quelque émotion si les bons bour-
« geois, qui sont déjà fort chagrins de voir
« aller en foule à la messe, remarquent qu'on
« va faire encore quelque changement à la
« chapelle. »

Sur ces représentations, formulées par le pasteur Dufour, la vénérable Compagnie arrêta, entre autres :

« De prier le Conseil de s'opposer aux
« innovations & changements que M. le ré-
« sident veut faire à la chapelle, les suites
« ne pouvant être que très-fâcheuses ;
« de mettre les fêtes & dimanches des gar-
« des aux avenues de la Grand'rue, comme
« ci-devant, dont on s'est bien trouvé ; en-
« fin d'employer tous les moyens pour pré-
« venir les funestes suites d'un torrent qui
« grossit toujours. »

Et touchant le placement de gardes à al Grand'rue pendant l'heure des offices, la vé-

néralable Compagnie faifait obferver que « MM.
« les réfidents, préfent & précédent, avaient
« témoigné à diverfes fois fur ce fujet que
« MM. du Confeil étaient maîtres dans leur
« ville & que hors de fon hôtel, & pourvu
« que ce ne fût pas devant fa porte, ils pou-
« vaient faire tout ce qu'ils jugeaient à pro-
« pos. »

Je ne rapporterai pas toutes les péripéties de la longue tractation qui fe pourfuivit entre les Confeils & le réfident, cela nous sortirait bientôt de notre fujet. Rien n'eft d'ailleurs bien digne de remarque dans la manière dont fut conduite cette affaire, fi ce n'eft l'accentuation de ce trait caractéristique de la politique de nos pères : le recours aux expédients. Je ne faurais dire cependant que cette politique ne foit plus la nôtre; mais aujourd'hui l'on tient au moins à fauver les apparences, tandis qu'alors on appelait la chofe par fon nom : *chercher un expédient*, — *trouver un expédient*, — *s'en tenir à l'expédient*. Cela fe difait ouvertement & s'infcrivait dans les protocoles tout auffi férieufement que l'on dit aujourd'hui : *chercher une folution*, — *réfoudre une queftion*, — *s'en tenir à fon droit*. Seulement, y mettait-on, peut-être, moins de définvolture.

L'expédient trouvé cette fois (le mot est bien dans le registre des Conseils) fut « un accord à intervenir » entre le résident & son propriétaire, M. de Chapeaurouge, savoir : Que la chapelle serait rasée ; que M. de Chapeaurouge hausserait sa maison d'un troisième étage pour les domestiques de M. le résident & qu'au deuxième il y aurait une chambre où M. le résident pourrait faire dire la messe pour lui & ses domestiques.

« La parole en ayant été portée à M. le résident, » dit une lettre contemporaine, « par une députation de dix des principaux du Petit & du Grand Conseil, il la reçut avec de grandes démonstrations de joie. Cependant on fut fort surpris, peu de jours après, de le voir changer entièrement d'intention, & de ce qu'ensuite d'une visite qu'il reçut à ce sujet de quelques ecclésiastiques & du sieur Dupuy, Genevois révolté que l'on a, pour nous chagriner, établi juge mage des terres de Savoie qui sont mêlées avec les nôtres, ou qui les confinent, ¹ il se retrancha ouvertement & non-seulement revint à sa première demande, mais passa même à une autre qui nous pa-

¹ Les bailliages de Ternier & Gaillard. La Savoie appartenait alors à la France.

« rut encore plus dure, qui fut de lui bâtir
« une nouvelle & véritable chapelle dans le
« lieu & dans la forme qu'il indiquerait,
« d'édifier nous-mêmes, de dessein délibéré,
« un lieu destiné pour toujours à un culte
« que nous croyons plein d'idolâtrie & de
« superstition, & dont l'exercice est com-
« plètement incompatible avec la sécurité de
« l'Etat. »

Néanmoins le Conseil décide qu'il s'en tient à son *expédient*. Cela déplâit fort, on peut le croire, au résident qui, tout en dissimulant, ne cherche qu'à se venger. Je reprends la lettre contemporaine :

« Mon dit sieur d'Iberville, » y est-il dit,
« se prévalut adroitement & en secret de la
« circonstance dans laquelle on s'était pour
« lors rencontré par hasard de la prise de Na-
« mur & de quelques feux que des enfants
« firent en même temps en teillant les chan-
« vres.... comme c'en a été ici de tout temps
« la coutume, &, sur ces légers prétextes, il
« envenima tellement notre conduite, qu'il
« persuada sans peine à la cour que nous
« avions fait ici des réjouissances publiques
« & de grands feux de joie dans tous les
« carrefours pour les conquêtes que les puis-
« sances alliées avaient faites de cette impor-

« tante place, & que cet échec de la France
« nous avait si fort enflé le cœur que, dès le
« moment que nous en avions appris la nou-
« velle, nous ne nous étions pas contentés de
« révoquer la parole qu'il soutint que nous
« lui avions précédemment donnée, pour lui
« faire quelques petits agencements dans sa
« chapelle, mais que nous l'avons encore,
« dès lors, tenu comme assiégé dans sa mai-
« son par des gardes que l'on avait mises à
« sa porte pour en défendre & empêcher
« l'entrée. Et sur ces secrètes & envenimées
« informations, desquelles il ne fut pas en
« notre pouvoir de désabuser la cour, auprès
« de laquelle nous n'avions pas autant d'ex-
« cusateurs que d'accusateurs, on donna de
« tous côtés des ordres de nous molester sans
« relâche, . . . de nous tenir en quelque ma-
« nière bloqués, de nous traiter en un mot
« comme de véritables ennemis déclarés,
« puisque l'on interrompit aussitôt le com-
« merce que nous avions au pays de Gex &
« en Savoie, où l'on publia des défenses
« très-sévères d'en laisser sortir pour amener
« dans notre ville jusqu'à nos propres den-
« rées, comme blé, fromage, bois, charbon,
« beurre & autres semblables.... Et le mal a
« été tellement sans remède, & est jusqu'ici

« si fort allé en empirant, que ni nous ni les
« cantons protestants de la Suisse, nos chers
« alliés, nous n'avons, les uns & les autres,
« vu dans la conjoncture présente d'autre
« porte pour en sortir & trouver quelque
« adoucissement à nos maux, sinon de subir
« le sort des petits & des faibles, d'avouer
« d'avoir troublé l'eau, quelque peu de part
« que nous y ayons & de nous confesser en
« quelque manière coupables, quoique plus
« nous repassons sur notre conduite passée,
« plus nous en sentons l'innocence. »

Ces « ordres de nous molester sans relâche »
devaient même être exécutés par un Gene-
vois, si tant est que le nom de son pays puisse
rester à un traître, & ce traître fut le juge
mage dont fait mention la lettre qui vient
d'être citée. C'est la figure principale de notre
poème, nous nous y arrêterons.

Issu & allié de familles honorables, après
avoir été avocat, auditeur, membre du Con-
seil des Deux Cents & sautier, Marc Dupuy
avait tout à coup demandé sa décharge de
cette dernière fonction & le Conseil la lui
avait accordée « avec tous les témoignages
« & marques d'honneur & d'approbation, »

porte le Registre à la date du 27 avril 1691. Mais un tout autre langage est bientôt tenu à son égard lorsqu'en juin de la même année on apprend que, se voyant pressé par les créanciers, il s'est retiré de la ville pour aller vivre dans ses biens de Veyrier & qu'il s'est mis sous la protection du résident. C'est assez dire que Dupuy avait embrassé le catholicisme. La suite des événements a prouvé qu'il l'avait fait bien moins par conviction que par intérêt. Mais qu'importaient les motifs? Il était parjure de la « religion prétendue réformée, » & l'on pouvait compter de sa part sur ce *zèle amer* que saint Paul déplore si justement chez les nouveaux convertis. On le nomma donc conseiller du roi & juge mage à Saint-Julien. Ce poste lui était assigné sur notre frontière &, pour ainsi dire, sur notre territoire parce que nul mieux que lui ne pouvait y devenir l'instrument du mauvais vouloir dont la cour où régnait la dévote marquise de Maintenon se trouvait animée à l'égard de la cité du refuge. Sa nomination est immédiatement suivie d'une ordonnance qui porte diverses « précautions » & adstrictions relativement à la sortie des « blés de Savoie » & qui le commet pour signer les « billets de consigne. » C'est lui

donner beau jeu pour commencer la série de ses vexations, car on est en pleine disette. Il en profitera. Aussi les Conseils, en le voyant à l'œuvre, ne tardent-ils pas à protester & ne négligent-ils même aucune démarche pour chercher à obtenir la révocation du personnage. Mais toutes les démarches sont inutiles. Le résident renvoie à l'intendant du roi à Chambéry, M. de Bonval; M. de Bonval, à son tour, renvoie au résident, puis, sur de nouvelles instances, il finit par déclarer que « l'aversion que nous avons pour Dupuy ne « procède sans doute que de ce qu'il s'est « fait catholique, » car il ne se trouve en lui aucune incapacité morale; les certificats que nous lui avons délivrés justifient d'ailleurs « de sa bonne conduite & de ses bonnes vie « & mœurs, » d'où il s'ensuit qu'on ne saurait lui enlever la consigne des blés, ce principal objet des griefs invoqués contre lui.

La position qui nous est ainsi faite est dure, mais il faut cependant l'accepter. On l'accepte donc, quitte à protester toutes les fois que l'occasion se présentera, & l'occasion se présente chaque jour. Tantôt ce sont les achats de la Chambre des blés qui sont arrêtés à Carouge ou ailleurs, au delà d'Arve, tantôt c'est la « nécessité où se trouvent con-

traints » les propriétaires genevois des terres de Saint-Victor & Chapitre de ne pouvoir sortir leurs gerbes « sans qu'ils ne les aillent, « par un préalable, consigner à Veyrier. » Il en est de même pour le bois que pour le blé, de même pour l'argent & de même pour les ouvriers de campagne, « à qui l'on défend de venir à Genève pour s'y affermer « ou qu'on arrête lorsqu'ils se rendent aux « champs. » Et ces vexations se pratiquent jusque sur nos propres terres, à main armée! Mais ce n'est pas tout : il y a encore les réfugiés protestants, les pros crits de la révocation de l'édit de Nantes. Dupuy fait jusqu'à quel point une aussi grande quantité d'étrangers, la plupart sans ressources, est considérée chez nous comme embarrassante, tant au point de vue des complications politiques intérieures & extérieures qu'à celui de l'existence matérielle de ces malheureux. Aussi ne néglige-t-il pas le moindre prétexte d'agir contre eux & contre nous à l'occasion de leur présence dans nos murs ou dans nos familles. La disette qui sévit ajoute d'ailleurs aux embarras de la situation : pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à ouvrir le Registre des Conseils de l'année 1693, il n'y a qu'à lire la rubrique marginale de certaines délibéra-

tions : « *Bouches inutiles ; propositions de s'en « décharger.....* ¹ » Et les mauvais procédés de l'agent français durèrent ainsi pendant plus de trois ans, & à toutes nos justes réclamations le résident trouvait toujours moyen de répondre par quelque faux-fuyant, par quelque fin de non-recevoir, le plus souvent sous le prétexte que c'était là des affaires de police & que les affaires de police ne le regardaient pas.

Puis vient l'incident de la chapelle, compliqué des feux de « chenevottes » coïncidant avec la prise de Namur, & voilà le roi si fort irrité contre nous, « qu'il ne veut, » porte la lettre déjà citée, « ni recevoir nos « plaintes, ni nous entendre dans nos moyens « de justification, que nous n'ayons fait quelques démarches de soumission pour un dé- « mêlé qui lui semble intéresser sa gloire... « Il ne veut ni recevoir nos lettres ni se con- « tenter d'une députation de notre part, si « elle n'est composée de quatre des principaux de notre Conseil. »

Les vexations redoublent alors de la part de Dupuy, au point que les secrétaires d'Etat finissent par épuiser les synonymes sous lesquels il est possible d'en multiplier l'énumé-

¹ Voir les notes à la fin du poème.

ration dans leur registre : *Vexations*, — *excès*, — *molestes*, — *concussions*, — *extorsions*, — *grivèleries*, . . . &c. Il arrête les gens, il s'empare du bétail dans les fermes & sur les routes; il saisit partout les denrées; il donne enfin libre carrière à son esprit de procédure & de chicane en faisant citer à sa barre toute personne qui lui paraît « donner lieu à informations. » Il fait citer, par exemple, mesdames Grosjean, Trembley & Sales, lesquelles auraient été coupables d'un séjour trop prolongé dans les terres qu'elles possédaient en Savoie & d'avoir mangé de la chair les jours maigres.

C'est à ce moment de l'administration de Dupuy que le poète entre en matière.

Passons de l'histoire à cette haute fantaisie.

Les curés de toutes les paroisses savoyardes avoisinant Genève ont été convoqués à Compesières pour délibérer sur les moyens de nous nuire. Dupuy présidera. Il a promis vingt mesures de raves & de navets à ceux qui seront les premiers au rendez-vous, & les voici tous qui arrivent empressés par les voies, dans les costumes & avec les accompagnements les plus inouïs, les plus fantastiques. Il n'y a pas de mode de transport imaginable dont on

ne se soit avisé : tout a été mis à contribution, depuis les dos d'hommes, voire de femmes, & les paniers de mulets jusqu'aux chevaux à trois jambes & aux sacs de *magnins*. Curés de ci, curés de là : le pays en fourmille, la campagne en est noire ; il y en a comme des nuées rasant la terre , & les payfans se demandent, ébahis, où cela vole, où cela court. Est-ce à quelque charnier ou bien à la glandée ?

*Zeneva fut quemon vav la fûeta
Su l'arboret quan on fa la pipeta,
Yo to l'yzé vin, quan què rêtelel,
Pè li porvay bailli son cou de bet.*

L'assemblée est enfin constituée.

— Les mutins de Genève, s'écrie Dupuy, ont refusé une chapelle à notre résident ; nous allons les priver de charbon & de brai-se, & comme dans la ville ils sont tous forgerons, ne pouvant plus faire aller l'enclume, il leur faudra crever de faim ! Voilà le beau moyen de les réduire à merci. Nous aurons la chapelle d'abord, puis un temple : qu'ils soient seulement assez fous pour nous le refuser & nous empêchons l'entrée du vin & du blé !

— Bien pensé ! dit le curé d'Arare ; mais si le charbon leur manque, adieu les bis-

cuits ! Et nous autres prêtres , que ferons-nous ?... Un biscuit est chose si bonne après la messe dite !

— Bah ! fait celui de Cluse , enlevons leur encore le bois , & quand viendra leur fête de l'Escalade, ils ne pourront rien mettre à la broche.

— D'accord, concède le suivant ; mais nous en pourrions bien pâtir , car lorsque, fatigués de notre cuisine maigre , il nous prendrait fantaisie d'aller à Genève , à la recherche de quelque bon morceau , que trouverions-nous ? . . . Du poisson froid, des viandes crues !

*On nous verrait sortir du cabaret
Le ventre plat & le nez violet.*

— Il ne faut pas avoir l'esprit tant porté à l'armoire, fait un autre. Prenons exemple des jésuites : s'ils ont la dent contre quelqu'un, ils ne lui laissent ni trêve ni repos. Faisons de même. Allons ! sus aux Genevois ! Il faut les ruiner par des procès de toute espèce, mettre à leurs trouffes nos procureurs, nos *rongeurs* de Saint-Julien,

*Pé leu tailli à fource de besogne
En déterrâ tots les ville rogne
Et leu fassan contâ dè van f'écû
Pé en messan papi.....*

— J'ai mieux que cela, fait le curé de Viuz : enlevons-leur nos *tragues*, nos vidangeurs, nos ramoneurs ; détournons nos vendeurs de balais, nos porteurs de cendres, nos marchands de *greube*, nos faiseurs de cribles & de corbillons ; que nos montagnards ne leur apportent plus ni fraises, ni châtaignes, ni « chaises pour s'asseoir, » ni poix ni *pége*. Que tout cela manque dans leurs ménages & ils sont matés !

— M'est avis, fait le curé d'Archamp, qu'en agissant ainsi on ne fait qui aura le plus gros. Ces artisans, dont nous avons besoin & auxquels il faut du charbon pour leur travail, que diront-ils si on le leur enlève ? Quelqu'un osera-t-il se présenter à Colavin¹ pour lui demander de fondre une cloche, ou à l'orfèvre pour avoir une croix, un calice, un bénitier, ou au maréchal pour faire ferrer son *ygue* (sa jument) ! Et, pendant l'hiver, si nous avons besoin de l'apothicaire, le porc nous tuerait pour sûr avec un clystère glacé !....

Ici les propositions se multiplient & deviennent de plus en plus féroces. La famille

¹ Fondateur bien connu des archéologues genevois. Une des cloches du temple de St-Pierre de Genève porte son nom : « La *Colavine* au beau reson. »

genevoise tout entière doit être exterminée. Il ne reste plus qu'à décider de quelle façon on s'y prendra pour l'éteindre. Ma foi ! ce sera de la façon qui a perpétué la mémoire du chanoine Fulbert..... L'assemblée est cependant hésitante. Il y a de quoi. On s'entretregarde. Il semble enfin qu'on va s'arrêter à cette étrange proposition ; on la discute déjà sérieusement & bientôt on va la voter avec enthousiasme , quand tout à coup Dupuy se lève :

— Messieurs ! dit-il, je crois que nous rêvons. Où trouverions-nous assez de *magnins* pour une pareille besogne ? Brisons là !

On en revient alors au premier avis, celui d'empêcher la sortie du charbon & du bois, & cet avis est finalement adopté, malgré les très-spécieuses observations de l'un des orateurs les plus diserts de l'assemblée :

— Je veux bien, conclut-il, qu'il soit ainsi fait ; mais lorsque viendra le moment de payer les tailles, quand le sergent se présentera, si vous avez du charbon en réserve, où sera l'argent ?

Dupuy, satisfait de la résolution qui vient d'être prise, quitte la salle, monte à cheval & part tout glorieux....

Pour les demeurants, ils se réjouissent par

anticipation des justes représailles qu'on ne manquera pas d'exercer sur ces misérables hérétiques, briseurs de croix, profanateurs d'églises, qui ont chassé les moines & les nonnes & pendu les prisonniers de l'Escalade.

Mais voici que l'ambition les excite bien plus encore que les désirs de vengeance. Ils s'adjugent déjà les temples de la ville. Le curé de Versoix veut St-Pierre, celui de Choulex veut la Madeleine & ainsi de suite, d'où il résulte les compétitions les plus drôlatiques, chacun portant un défi aux autres en faisant valoir ses titres :

— Si le plus savant doit passer le premier, c'est de moi qu'il s'agit, s'écrie frère Jean. Voulez-vous du latin ? voulez-vous du grec ? voulez-vous de l'hébreu ? Il va m'en sortir de toutes parts.... & du syriaque avec. J'en ai de quoi bourrer vos poches !

— Qu'est-ce à dire ? interrompt le curé d'Annemasse. Est-ce qu'on me prendrait, *moi*, pour un Mathurin ? Je lis tout cela, *moi*, les yeux fermés. ¹ Quant à l'allemand, à l'anglais, à l'italien, à l'espagnol, aux lan-

¹ *En cluzan x'oi*; littéralement: en clofant yeux, c'est-à-dire: en un clin d'œil. Peut-être faut-il lire *en cluzanxoi*, ce qui pourrait signifier: en patois de Cluse. Les deux interprétations sont également plaisantes.

gues de Suède & de Danemark, je les parle tout comme le Savoyard. Je fais bien plus encore....

Et il énumère un nombre assez respectable des plus charmants talents de société.

Cependant un de ses confrères, qui n'en fait probablement pas si long, se met à professer une assez petite opinion des langues mortes :

— Si l'on parle hébreu, dit-il, vous voyez une grimace ou vous croyez entendre *gargoler* une pie; si c'est du grec, c'est le bruit que feraient des noix secouées dans un flacon.... Et puis, pourquoi parler aux paysans d'autres langues que celles qu'ils peuvent comprendre ?

— Savoir parler sans instruire personne, répond le curé de Flumet, c'est le secret de notre sainte mère l'Eglise. Mieux l'homme voit & plus méchant il est....

Enfin, comme la dispute va tourner à l'aigre, & comme, ensuite d'une peu fraternelle entente, les concurrents sont sur le point d'en venir aux mains, arrive à l'improviste la nouvelle que les choses sont réglées au plus grand avantage de l'ennemi commun, & toute la conspiration tombe à plat.

Après la consciencieuse étude qu'a consacrée M. l'ancien archiviste Louis Sordet à l'histoire des résidents français à Genève, & dans laquelle se trouve lumineusement exposé tout ce qui a rapport à l'incident de la chapelle, je n'ai pas à m'étendre sur l'issue de la méchante affaire qui nous fut suscitée par la rancœur de M. d'Iberville. On sait assez qu'une députation de quatre Genevois « des plus notables, » ayant été envoyée à Paris, elle reçut du puissant monarque, apaisé par cette marque de soumission, les assurances d'un retour aux sentiments les plus exquis. La seigneurie de Genève avait pris à son compte les matériaux achetés au nom de Sa Majesté pour la construction de la chapelle & qui étaient restés en dépôt à Belle-rive ; les « précautions, adstrictions & interdictions » relatives au transport du blé furent levées ; les « excès, molesles & vexations » prirent fin ; Dupuy lui-même écrivit des lettres ravissantes aux syndics, sur beau papier à tranches dorées, avec toutes sortes d'expressions de dévouement & de protestations de respect. Mais le Conseil ne tarda pas à savoir le cas qu'il pouvait faire des obsequiosités officielles d'un pareil personnage. C'est

ce qui me reste à dire & nous en aurons fini avec Dupuy.

Au mois de septembre 1696, le mépris qu'il inspirait se généralisant jusque dans sa famille, celle-ci lui enlève ses enfants ; puis, au commencement de l'année suivante, on apprend qu'il a été jugé par le Sénat de Chambéry comme concussionnaire. On ajoute à ce sujet, rapporte le registre des Conseils : « Qu'il fallait comme tel le con-
« damner à la mort ou aux galères; qu'il y
« aurait eu un peu de sévérité dans le premier supplice, & que pour l'autre, les médecins & les chirurgiens avaient déclaré
« qu'il n'avait pas assez de santé pour le
« soutenir, ce qui avait obligé les juges d'user de douceur & de le condamner simplement à être dégradé de tous emplois & de
« tous honneurs, déclaré incapable d'en occuper aucun à l'avenir & à payer 6,000
« livres d'amende. »

Le 17 mai 1697 on a des nouvelles. Après être sorti des prisons où il avait été détenu pour le paiement de son amende, il était récemment venu à Carouge, accompagné de l'avocat Rambert, de Chambéry, « son intime ami & grand protecteur, » qui non-seulement l'avait logé chez lui, mais lui avait

encore prêté un millier de francs, « tout en « répondant vis-à-vis de ses créanciers pour « une autre forte somme. » Les renseignements qu'on reçoit se complètent par l'avis qu'étranger à tout sentiment de reconnaissance, Dupuy s'est soudainement évadé de Carouge à l'insu de son ami. On fait en outre qu'il est allé à Coppet, dans le dessein, dit-on, de revenir à la religion réformée & de faire sa paix avec sa femme & sa famille.

A la séance du Conseil du 15 juin on lit en effet : « Que Marc Dupuy fit dimanche « dernier dans le temple de Coppet; à l'issue du sermon, entre les mains du Consistoire du lieu & en face de toute l'Eglise, « abjuration de la religion romaine & qu'il « fut admis à notre communion. »

Ce dernier fait n'a pu être contrôlé; malgré les recherches les plus minutieuses, ordonnées par la Chancellerie vaudoise à ma requête, il a été impossible de trouver les registres du Consistoire de Coppet. Ils auront probablement disparu vers la fin du siècle dernier, lors de l'expédition des *Bourla papi*. Les Consistoires s'assemblaient volontiers dans les châteaux baillivaux; celui de Coppet siégeait au château baronnial & l'on

fait que c'est contre les archives seigneuriales que le mouvement fut surtout dirigé.

Quoi qu'il en soit, si l'on en juge par les procès-verbaux des séances du Conseil des 30 & 31 août & 1^{er} septembre de la même année 1697, il y a tout lieu de supposer que, vraie ou fausse, la nouvelle conversion de Dupuy ne dut pas sensiblement modifier les dispositions des autorités genevoises à l'égard de cet individu :

« Sur l'avis qui a été donné que Marc Dupuy, depuis qu'il s'est retiré de Savoie, se tient à Coppet & vient de temps en temps ici, près de la ville, on ordonne aux seigneurs majors Turrettini & de la Rive de veiller sur lui pour l'empêcher au cas qu'il soit assez hardi pour revenir ainsi autour de la ville; on cite en outre à comparaître MM. Pierre Trembley & Jacob Bonnet, chez lesquels il s'est rendu & on leur fait défense, aussi bien qu'à tous autres, de recevoir ledit Dupuy, à peine de l'indignation de la seigneurie. »

La menace produisit son effet; l'ordre fut gardé; Dupuy ne rentra pas à Genève.

Je reviens encore à notre poème, mais ce n'est que pour le quitter, car au point où j'en ai conduit l'analyse, le poète congédie lui-même ses personnages en les accompagnant de conseils fort sages, sans doute, & fort plaisants, mais assez cavaliers.

Cette fin un peu brusque est réellement la seule partie faible d'une œuvre que je n'hésite pas à placer en toute première ligne parmi les productions de la Muse genevoise. Je n'en connais pas du moins qui la surpassent ou même qui en approchent pour la richesse de l'imagination. Tout y est à sa place. Chaque strophe est un tableau, le plus souvent grotesque, je l'avoue, mais vigoureux & net, plein de lumière & de vie.

Les deux Töpffer auraient pu successivement s'en inspirer & y trouver matière à ce comique de nature dans lequel ils ont excellé. Qu'on lise, par exemple, les strophes où se trouvent si nettement exprimés la physionomie & le caractère de ces curés-paysans à la recherche de bricoles pour se rendre au congrès de Dupuy sans bourse délier; pour y aller, comme on dit, sur les *nioles* (les nuages).

Quant à la versification, on n'y rencontre pas de ces « hasards de rimes auxquels (je

« tiens ce mot de M. Théophile Gautier) un « grand nombre de nos poètes doivent la « bonne moitié de leurs vers heureux. » Mais si la rime n'est pas riche, le style est ferme & dénote un écrivain maître du procédé, fût de ses mots comme de ses idées.

Quelques esprits délicats objecteront peut-être à mon admiration la crudité des termes, la nudité des images; mais l'œuvre ne serait pas vraie sans cela: le plus pur écrivain du chaste français moderne ne saurait écrire autrement s'il devait écrire en patois savoyard; car, de même que le latin,

Le patois dans les mots brave l'honnêteté.

On m'opposera sans doute le *Cé qu'é lé n'haut* qui, mis en présence de la *Conspiration de Compestières*, laisse, il est vrai, bien moins à reprendre quant à la liberté du langage; mais je puis objecter à mon tour que la chanson de 1602 est d'une valeur littéraire sensiblement moindre que celle du poème de 1695, & qu'elle est en outre fort inférieure à sa réputation; j'oserais même dire que sa réputation est toute de confiance & de sentiment patriotique, car je ne pense pas qu'il soit beaucoup de personnes à même de citer plus de deux ou trois des soixante-huit couplets dont cette chanson se compose. J'ai re-

gret d'en parler, mais malgré les doctes appréciations de Sismondi qui publia le *Cé qu'é lé n'haut* vers 1805 & malgré ce qu'en dit M. Despine dans ses remarquables articles de la *Revue savoisiennne*, le fait qu'on a retenu si peu d'une œuvre aussi réputée ne vaut-il pas la peine d'être opposé à l'engouement contre lequel je m'élève sans le blâmer pourtant? Le sentiment populaire ne s'est du reste pas trompé. Le choix a été judicieux lorsque, dans les banquets de famille du 12 décembre, on s'est dès longtemps borné à ne plus chanter que le premier, le deuxième & le dernier couplet. On a compris qu'il y avait là toute l'idée de la chanson, toute la pensée de nos pères : l'expression d'une pieuse reconnaissance.

La critique ferait mieux venue à mon gré si, ne s'attachant qu'au fond & se tournant en procès de tendance (tout est plus ou moins permis à la critique), elle cherchait à ne contester le bon goût de l'auteur que dans le mélange qu'il semble faire en notre poème non pas tant de la politique & de la religion que de la poésie & de la controverse ; mais encore ne faudrait-il oublier ni le temps ni le lieu. Genève n'en était pas alors à cette « ère d'apaisement » sous laquelle il devait

nous être donné de vivre cent soixante ans plus tard , — & d'ailleurs , en fait de controverse, qui nous assure que la plaisante ne soit pas préférable à l'acrimonieuse & plus conforme à notre dignité même,

Pource que rire est le propre de l'homme,
a dit le curé de Meudon.

Cette courte appréciation suffira , je pense, pour justifier mon désir de mettre au jour une production vraiment originale, d'un mérite réel, & qui ne me laisse d'autre regret que celui de ne savoir à qui l'attribuer. Toutes mes investigations ont été vaines sur ce point. Un moment j'ai pu songer à F. De la Chanaz, ¹ mais l'examen de ses œuvres autographes m'a bientôt détrompé & j'en suis réduit à souhaiter que la présente publication puisse exciter le zèle d'investigateurs plus heureux.

Genève, décembre 1869.

PH. PLAN.

¹ Voir les notes à la fin du poème.





1

*Ecoute to l'entreprièza cruella
Qua éta feita encontre ceta vella
Pet to lou paitr' & to lou z'encoura
De la Savoy, que la volon trobla.*

2

*E s'assemblaron to à Compaizièré,
Pet aveza é moyen de no nuiré,
En la mille si sa nonante fin,
U may d'otobrou & quasi su la fin.*

3

*T'zi vegnet l'encoura de Colonzé,
Qu'a torço z'u la langu'on pou troi lonzé
Pet ma parla contré lou Genevoi,
Que ne li on poray jamay ran fay.*

4

*T'zi vegnet celi de Malabrande,
Et avoy luy tota sa mala banda :
Ter à savai lou paitré du Sablay,
Monta dessu de z'igué de Mournay.*

6

5

*Y zi vegnet l'encoura d'Anemassé,
Que ne bailli jamay carti ne grassé,
Et, avoi lui, l'encoura de Teunay,
Qu'avivé encora son bonet de nay;*

6

*Y si trova l'abéquon de Bessinzou,
Qu'et mallestieu queman on viou sinzou;
Y si trova l'encoura de Cointrin,
Cé de Sorra & cé de Sanzelien;*

7

*Y zi vegnet l'encoura de Courzellié,
Et cé de Viu, crotà quan qué z'oreillé;
Cé de Lanzin, quiré tot esseru,
Et cé de Bon, que montravé le c.;*

8

*Y zi vegnet l'encoura de Lafinzou;
Cé d'Anbelli & celi de Prezinzou;
Cé de Péron & celi de Logra;
Cé de Choulay & cé de Vezena;*

9

*Cé de Chevri & celi de Queudria,
Que son to dou pi que la malavia,
Cé de Bernay & cé de Consignon,
Que son arri dou messan compagnon;*

10

*Cé de Monteu & celi de Bourinzou,
De Zevegni, San-Serget, Pacougninzou ;
Cé de Loffi, qu'avay la goi'u na,
Et son clerzon, que n'avay qu'on solar.*

11

*Y fo savai, messieur, que l'assemblayé
Avay éta noublaman convocayé
U son du cor qu'on courné lou cayon :
Qu'aret manqua ussé le moreillon.*

12

*Yen vegnet dou de derri la montagné,
To coupelu, que flairivon la cagne ;
De vet lé Bonne en vegnet arri yon,
To grevelli de piu & de coupion.*

13

*Lou montagnar, qu'avivon groussa pancé
Et pou d'arzan, craignivon la dépancé ;
Car en cé tan la mala faireié
Yret parto roida en ceti pahi.*

14

*Lou pé grela cercivon dé bricolé
Pet y alla, quemon di, su lé niolé.
On entendre l'encoura de Flemet
A cé de Viu parla dinssé en secret :*

15

« Ce vo povia azanfi dūē z'alé
 A voutron bray, dinssé que fi Dédalé,
 Et vo bouta en l'air quemon corbay,
 Vo zi pourria alla à pou de fray... »

16

L'atrou répon : « Par vo qu'été on pou cagné
 L'arbaléti du pahi de Cocagné,
 Qu'acoi lé zan van lié lüan d'on trai,
 Pet y alla saret bin voutron fay... »

17

— Y fudret bin être fou pet la réta
 Pet se bouta deffu cela arbaléta,
 Fet le clerzon : y fo, ce di Cola,
 Quatourzé par de bu pet la banda. »

18

On atrou fet : « Zay viu leca dé lettré
 A Cournavin, avoi dūē catellé...
 Pet y alla saret bon d'effeyhi
 D'en fare' atan de cloffi en cloffi. »

19

A ce parpou l'encoura de Sinjoirou
 Alla passa, qu'interrompet l'historou.
 On vet le zor qu'on devay s'assembla
 To le pahi fremelli d'encoura.

20

*On dé freti qu'ètive' à la montagne,
 Dezet, vayan io nay pet la campagne :
 « Quinta sarogne' étay qui a par lay
 Que dinssé tan fa roula lou corbay? »*

21

*Frare Meuri cria day l'armitazou :
 « Lé béqué neire von tote en damaçou...
 — E von u glan, » fet Barna d'Evoiron,
 En lou pregnan arri pet dé cayon.*

22

*Vo zi viffia, cé de la Bouna vella,
 Su on tranné, tranna per ouna chévra ;
 Cé de Corli, monta su on bocan,
 Et cé d'Anti, que l'alavé pecan.*

23

*Vo zi viffia, à traver gollié & glassé,
 Cé de Ualar, monta su dé z'écassé;
 Cé de Dortan, avoi de grou sabo,
 Qu'avay preu panna à sourti de paco.*

24

*D'atre couté, on vezay cé de Uella
 Que si fassay tranna su oun' échella;
 Cé de Mournay & celi de Regni
 Su on mulet, sacon dian son pani*

25

*To boitozan, vegnay celi de Cranvé,
 Su on cevo que n'avay que trai zambé;
 Cé de Meirin & celi de Crozet
 Et cé de Moin, to trai su on sarret.*

26

*Le brüj coray de' na gran reconpanfa,
 De quer Dupoi fassive la dépanfa :
 Van seillota de rave & de navion
 Pet regala lou premi que vindrion.*

27

*A ceti fai l'encoura de la Rossé
 Vegnai coran queman cé quire' à nossé,
 Qu'iret suivi de tota sa maison :
 Son fin, son sa, sa chévra & son cayon.*

28

*Vo z'ussia viu sourti celi de Bonna
 De son parcoi quemon or de sa tonna,
 Pressa lou z'atrou & poi lou z'anfessi,
 Lou z'anpouta à no vegni mezi.*

29

*A travers san coray cé de San-Sergou
 Queman celi que cor apray on cerclou ;
 Cé de Véri, avoi son pia bo,
 Vegné arri, seutan quemon chevro.*

30

*D'on atrou ca, le vicairou de Boïrou
Coray pe for qu'on cevo de manezou;
L'avai bouta quasi to sou z'abi
Dessu son sin pet étre pé lezi.*

31

*Cé de Lansin sebla bin la linota,
Et poi partet devan zor, san vi gota;
En traversan la planssé de Foron
E fet on bré poi tonba so le pon.*

32

*Cé de Monteu partet tan à la coita,
Que pet la téta é n'avai qu'ouna coiffa;
Cé de Pezay ubla de se seuffi...
Sacon volay arreva le premi.*

33

*A son cevo l'encoura dé Tranbiré
Avai bouta pé le cou la cropiré,
De vet la cûa étivon lou z'étri,...
May le meillieu étay le mour derri!*

34

*N'y avay ran de qu'on ne s'avezassé
Pet y alla, à quin pri qui coutassé.
Su to celeu que n'iron pa pioton,
Vo z'alla vi de brave' invention.*

35

*Su la London l'encoura de Faiçiré
S'iré' embarca dedian ouna enpatiré ;
Le lon du bor étay cé de Peron,
Que le suivay le c. dian on copon.*

36

*Cé de Loffi avay bouta la para
Su la Menozé', avoi ouna crebata ;
Cé de Moïsin si anbarca arri
Dian on gerlo, à gra de se nyhy.*

37

*Cé d'Avouzon avai bouta pé vèla
Sou caleffon, qu'alavon to de troéla,
Et, pet avai de l'ura abondanman,
Pret de l'anni que fa sourti lou van.*

38

*Y fallay vi celi de Meilleiria,
Le lon du bor du lay, à cloffe pia ;
Cé de Salay que vegnivé' à raton
Pet la Versoi (?), su on messan trapon.*

39

*Cé de Sorra se met su la Deriçe,
Dessu on pa qui l'outa d'ouna ciça ;
Derri son c. étivé son clerzon
Que le guidavé' avoi on avouillon.*

40

*Dessu on ban partet celi de Vourzé,
Peussa du van don grou soflet de fourzé
Qu'é l'avai fai bouta u maresso
Dessu son tay, pet le soflet d'avo.*

41

*Cé de Loïsin, qu'étais on maitré ciré,
Fu le péfin, car ayan ohé diré
Que san le van nion ne pu bin voga,
S'iré bouta dian on van à vana!*

42

*Saqu'encoura quitaver sa parossé
Pet y alla, allasse-té é crossé:
Lou z'estropia, lou tourpin, lou gotieu,
Rassay, pella, bossu, bourgn'et boiteu.*

43

*Y fallay rire en veyan cé d'Araré,
Que sa servanta à cou coffet portave;
Cé de Siernay, porta pet son clerzon
Su on crosset, quemon fa lou cayon.*

44

*On vet porta l'encoura de Fenniré
Quemon femai dessu ouna seviré;
Su on pollian leca cé de Moïsin,
Qu'iré pezan quemon bossu de vin.*

7



45

*Cé de Logra porta dian ouna lota;
Cé de Vétra dedian ouna barota;
Cé de Conpay, novian (?) & mansso,
Que si fassay roula dian on bossò.*

46

*On que devay, de peur qu'on l'arretassé
Se fet bouta dedian ouna besaffé
Qu'é fet garni de bourra & de crin,
Et poi si fa porta pet on magnin.*

47

*Su ouna vassé y vegnet cé de Voassou;
Cé de Bernay y vegnet su on anou;
Dessu on bu vegnet cé d'Aranton,
Que c'étay fay dé boré de carton.*

48

*Tantia que, su cevo u cavalla,
Dessu moulet, su anon u su'argala,
Su bu, su vassé, su chévra u su cayon,
To paitré y fu, san qu'en mancasse yon.*

49

*To si trova, quan qu'à cé de Verriré,
Qu'ire'on revieu, que ne savay ran diré;
Cé de Tuirí, que ne sa n'a ne bé:
Jamai n'y u tan de béque en on moé.*

50

*Zeneva fu quemon vay la sùeta
 Su l'arboret, quan on fa la pipeta,
 To to i'yzé vin, quan qué rételet,
 Pet li povay bailli son cou de bet.*

51

*S'étan don to, ouna bella demançé,
 Ben quemi fo bouta dian ouna grançé,
 C'é de Veiri quemança le parpou
 Quem'ala vi quan z'aray biu on cou.*

PAUSE I

52

*Bravou Apolon uvrai-mé ta fontanna,
 Sour ton borné pet rafraîsi ma vanna,
 Vin m'acecor pet conta lé raison
 Et lou discor de celeu barballion.*

53

*Sire Dupoi, que dian cela assemblayé,
 Que man z'ay dé, le premi prezedavé,
 La geula uvréta & lou zoi io trobla
 Quemon piver quemança à cria :*



54

« Que derai'on dé moutain de Zeneva,
Qu'on refouza ceta derrira tena
Ouna sapella à netrou refidan?...
Yen fo avai ouna, magra leu dan!

55

« Par la sanbri ! se vo me voli creiré
Ya bon moyan de leu z'an faré coairé:
Dedian la vella é son to forzeron,
Ne leu mandin ne braza ne sarbon !

56

« Yet le moyan d'y bouta la famena;
Car ne povan pa faré alla l'encléna,
E ne pourron pa nourri leu z'enfan:
Dinffe y fudra que to crévai de fan!

57

« Dinffe fassan, no z'arin la sapella,
Et, pou à pou, on tanplou dian la vella;
Cé son se fou de no le refusa,
No defandrin & le vin & le bla !

58

— Vo z'avi bin ouna bouna pansayé;
May yet le ma , fet l'encoura d'Araré,
Que cé n'avion ne braza ne sarbon
E ne farion biscoi ne macarron...



59

*« Que farei'on dedian noutre parossé?...
 Quan no z'in bin tremala noutre clossé
 Et barbota noutre messe en latin,
 On biffecoi ei'on ca soverin!*

60

*— Uo zi raison, ce dezettay on atrou,
 Ze ne truvon zin de meilleu anplatrou,
 Ran ne me pu bouta en apeti,
 Quan zay du ma que quaque biffecoi.*

61

*— O! se dezet l'encoura de la Cluza,
 Ze me say bin aveza d'utre chuza :
 Fo anpassi que de Zay ne Savoi
 On n'y mennai pa on éco de boi.*

62

*« Sara adon que celeu de Zeneva
 Aron suzet de teni trista mena;
 Car cete' jver, quan y fara bin fray
 E n'aron ran pe se sarfa lou day.*

63

*« Que feron i'ay le zor de l'Escalada
 Quan é n'aron sarbon, ne boet, ne braza?
 E l'aron preu polaille & preu sapon,
 E n'en pourron pa ruti on bocon!*



64

— *Y vaday mio, fet cé de Contamina,
S'entreteni de celeu de Zeneva.
De vivre en pai yet torço le meilleu :
No z'in preu panna à no passa de leu.*

65

— *Ze ne say pa, fetay cé de Faiziré,
De cé avi, quemança i'é à diré,
Car en fersan de leu fare du ma
Ou s'en porret se mémou ma trova. »*

66

*On atrou fet, qu'avay may de cervella :
« Se ne fassay tour qu'é zan de la vella,
San faret bon ; may s'on n'y pu ruti
Quacon dé noutrou en porret ben pati :*

67

*« Lou capuchin, étay que la couzèna
Yo é son fran leu fara bouna mena?
Ny povan coiré, on verra Jan delu (?)
Lou z'anvoihi bin io grata le c. !*

68

*« U grou jver, qu'à noutre n'arrevayé
No z'in la téta & la barba zevrayé,
Se no n'in pa de quet no resseuda,
No meuderin bin for ceta zorna.*

69

« *Quan quaque fay, no z'arrou pourou paitré,
 Volin quita noutra couzèna maigré
 Pet y ala no zi regengueilli,
 Que barèton pet no zi acouilli?*

70

« *De l'oueri, de z'aran, dé molüe,
 Du peßson fray, dé viandé toté crüe,
 Du pan mouzi u du quèman le leu,
 U du pati qu'aret couay u féleu !*

71

« *On no verret fare oun' ourda gremassé
 Quan le barbi no razeret à la glassé,
 Et onco pi sourtan du cabaret
 Le vautre plat & le na tot violet !*

72

— *T ne fo pa, fet l'encoura d'Yvoirou,
 Avay l'esprit tan coula à l'armoirou.
 L'omou aveza ne day pa s'endremi
 A don qu'é pu mata son ennemi.*

73

« *Prégnin patron é bravou jésouïstou,
 Que ne fon ran san avai leu beziclou ;
 C'é l'on la dan contre grou u peti
 Ne zor ne nay ne le lasson dremi.*

74

« Fo lou roinna, leu z'outa quanque patié
 Pé dé prossay fourzia à toi'éiapé ;
 Leu mettr'apray, pet lou rûa de sagrin,
 Netrou renzieu messieur de San-Zelien,

75

« Pé leu tailli, à fourcé de besogné,
 En deterran toté lé villé rogné,
 Et leu fassan contà dé van i'écu
 Pet on messan papi de pana c. ! »

76

Fet cé de Viu : « Ze mur'ouna fenessé
 Que vudret may que tote vout'adressé :
 Fo leu z'outa netrou porta mola,
 Curamerdi & racla semena,

77

« Et tormenta la male populassé
 En leu dévian lou vandieu de remassé,
 Lou pourta findre, vandieu de benoiton,
 Fassieu de queblou, pani & crebaisson ;

78

« Poi enpassi noutré zan dé montagné
 De leu porta ne fraizé ne satagné,
 Seillo, seâneheu (?) ne salle pet s'asta,
 Perzé, bezon, ne greuba'écoura.



79

« T leu fudra bin sanzi de longazou
 S'ouna fay san leu manque à leu menazou,
 Et s'on leu z'oute' oncor braz'et sarbon
 Fudra creva u demanda pardon!

80

— T met avect, morbina! quan ze veyou
 Dinssé coza qu'on me caque du peivrou,
 Fet cé d'Arssan, deté me vi ou piou
 En leu fassan quoy ara le pé grou?

81

« Qu'a fay l'apret en day beire la sossa:
 Lou z'artizan, don no z'in torzo fota,
 A quoi y fo du boet & du sarbon
 Pet travailli, qu'étai que no derion?

82

« Ta i'ay quacon qu'ozasse uvri la bossé
 A Colavin pet li fondre ouna clossa?
 Ozeret'on parla à l'arzanti
 De fare croay, calissou u benaiti?

83

« Ozeret-on parla à la Lussia
 De no fourni sauser(?) ne freccassia?
 Ta i'ay quaquon qu'ozasse u mareffo
 Menna ferra son yga u son cevo?

84

« *Ce dian l'jver la colica cruella*
No supregnay en cela mala vella,
T no fudret, en no volan vanzi,
Mouri danna pet noutré fantaçi?

85

« *Car, qu'et bin pi, si faillivé on cristairou*
A on de no, le poer d'aboutecairou
Aret raison de vegni san cota
Lo bailli fray, en dussé t'on créva!

86

— *T fadret don pet y avay sou z'aiçou*
Lou z'éparma? repret cé de Sinjoirou,
Lassi pet san effapa l'ennemi?..
Copay lou day que suivra cé avil

87

« *Ze leu vudri petou outa la via,*
S'on se devoi passa de frecaffia,
De mareffo, de clossé & de croay
Et de ruti & de pan pet tray may!

88

— *Le termou & bon, fetay cé de Feniré,*
No ne dévin sonçi qu'à lou détroiré!
 — *Z'an di atan, fezet cé de Loffi:*
Ze lou vudri povai to écoffi!

89

— *Du mém'avi ! fet l'encoura de Trüa.*
 — *Z'an say arri ! fet celi du Pon nûa.*
 — *Qu'on y tuay to ! fet cé de Verniet*
Yet le pet cor selon mon fou confet.

90

— *To deu, to deu ! repret cé de Mounia,*
Vo cori for pet on omou depia ;
Pet lou détroire y n'et pa à parpou
De quemanci pet leu copa le cou !

91

« *Mon pare gran dezay en son langazou*
De Bargognon : Que va planou va sanou ;
Pet ben ala y no fo quemanci
A lou mata pet roinnu lou méti.

92

— *T'faret mio, fet celi de Divonna,*
De quemanci pet bouta la famena
 — *Saré' onco mio, fet cé de Consignon*
De quemanci pet copa lou..... !

93

— *O voay, ma fay ! cria i'ay cé de Grassé,*
Yet le vrai cou d'en amorti la rassé
Satra lou z'omou, anpassi d'engendra,
Et pé le fenne', y lé fudret bocla !

94

« Vive la croay ! Victoire é catolicou !
 Veiqua la fin de to lou z'éréticou :
 Zenneva ba, la reste va péri
 Quemon gression qu'a le péqueu pourri ! »

95

Su cé avi saquon se regardavé,
 A qu'on cogneu que tota l'assemblayé
 Topavet su & se volay regni,
 San may parla, à cela sattreri,

96

Quan to d'on cou se léva de sa chiré
 Maitré Dupoi que quemança à diré :
 « Messieu ! Messieu ! ze cray que no revin !
 O pourret i'on trova tan de magnin ?

97

« Fi ! fi ! To cor on devrè avay vergogné
 D'ôza parla de pariré besogné !
 Bresin su san, continuin l'acor.
 Su, raisena ! Bernau, yet voutron tor.

98

— A mon avi ya de la conséquencé
 A conserva é fenné leu pédancé ;
 Y vadret mio s'étré cassa le co
 Qu'ésaroussi on pari animo....

9

99

(— On leu deret, fet l'encoura d'Errûa,
 Que san recray queman lou sapagnûa ;
 Et pei prova que nettron dire ei bon,
 On y pourret lassî le bandelion).

100

« ... Fo seulaman, io deu copa la gourzê
 A leu mari, en déturban leu fourzê.
 A ce parpou ze trovou l'avi bon
 De leu z'outa la braza & le sarbon.

101

[— Et] quan le ray demandera la taillé
 On trouvera n'avai ran fay que vaillé !
 Sacon ara preu braze & preu sarbon,
 May pei d'arzan, atan que de poizon !

102

« Que bin mayz'et, quan vindra contré Paqué
 Qu'on coudera on pou de se refaré,
 Lé zan du ray manderon le serzan
 Que no vindra demanda de l'arzan,

103

« Pet de pe for guerrihi l'Engleterre,
 N'inpourte pa s'on devai reuzi terra
 U bin mezi le dio queman le leu !...
 — Lou Genevoi no z'on troet fay dé leu !

104

« Fo san vanzi quan le tan sa présenté.
 — Vo deté vray, may on se pu repanté,
 Se dezetay l'encoura de Loizin,
 D'être troet pron à fassi son vezin.

105

« No porion bin, quan vindra la caranma,
 A netrou tor no trova bin en panna:
 T fudret bin dire' oun' atra chanfon
 Son no volay refouza le peffon!

106

« T no fudret ala de gollié en gollié,
 A bio raté déterra lé renoillié,
 Poi lé mezi en guisa de peffon,
 Car san saret tota noutra passon.

107

« Sarion contran, en ca que san manquassé
 De no rûa su serpan & lemassé;
 Poi, ne trovan lemassé n'escargo,
 Su lou lanvoi, lou linzar & lou bo! »

108

Cé de Moïfin de to san se mocavé,
 Dezan: « No z'in dé pelluré de ravé;
 Di say benny, veiqua netron recor... »
 Cé de Bon fet: « Le peffon vo bin mio.

109

— *To leu peffon, fetay cé dé Tranbiré,
E éleva alentor dé caquiré;
Ze say d'avi qu'on leu lassay mezi
Et qu'on cersai à lou fare' enrazi:*

110

« *Ta za lon tan que celé zan no fassou.*
— *Vo z'i raison, dezetai cé du Voassou,
Car to lou zor é no fon dé sagrin;
No sin dé fou se may y en derin.*

111

« *T no lou fo bouta so netrou pia...*
— *Fudret povai ! » repret cé de Queudria.*
*Cé de Uiu fet: « Par ma fay, no sin to
Bin preu messan, may no ne sin pa four.*

112

« *On bravou catolicou
Ne day pa tan frezi lou z'éréticou.*
*Celé que foi l'omou qu'é cray danna,
Et bon coillo, se no di San Barna.*

113

« *No sin bin fou d'étré tan en balancé.*
Mo gra say tay de tan de conplaisancé!
*E ne no fon pa le mondrou`resolay
Qu'en bin payan. — Ay! fet cé de Salay,*

114

« Le bon San Ro, que garay de la rogné,
 No garday to de tonba en vergogné.
 L'omou & sujet à preu d'infermita
 On ne sa pa que no pu arreve.

115

« To bin conta, Zenneva ei'on moublou
 A tote zan d'Eglizé bin quemoudou,
 Quan ne saret qu'on pu segrettaman
 Téiré traita de quaqué ma vilun;

116

« Quan ne saret qu'on y truvé en caranma
 Du bon peffon pet garni la bedanna...
 Pet san solet, cé no z'on offenzà,
 Ze say d'avi de lou to pardena!

117

— Raclam'aco, repret cé de Colonzé,
 Fudre'ètre fou aran que l'aigué et lonzé,
 Y fudre'étré traitre' à netrou ray,
 Traitre' à l'évéque' & traitre' à noutra lay,

118

« Que perdona à celeu de Zenneva!
 Y vadret mio endera la famena,
 Y vadret mio se devèti to nu
 S'outa lou zoet, se tranna su son c.!

119

« *Leu vet on pa seffi queman dé béqué,
U tan passa, & lou moannou & l'évéqué?
Leu vet on pa seffi de leu maison
Lou z'ancoura, lou paitré & lou clerzon?*

120

« *Lé pouré nonné, lé z'on r'ay pa seffia
Tote reclan (?) qui en fazay pedia?
Ne son r'ay pa entra dian leu covan
Et profana to sun qu'iret dedian?*

121

« *E cacaron dian leu z'aigüé bénité,
Se panaron le c. de leu reliqué,
Cassaron croay, bresaron lou iablo,
Acouillaron to pet le Rounou à vio!*

122

« *Lou capuchin, lou père jésuïstou,
Et jacobin, & carmou, & barnabitou,
Lou z'on r'ay pa bouta defeur to nu
Et to seffia à cou de pia u c.?*

123

« *Que ne firon r'ay pa à netrou paré?
Lou z'on r'ay pa pandu queman dé laré?
Et poi on di qu'é lou fo pardena?...
La langue'u c. que dinffe vu parla!*

124

— Bin raïfena! cria t'ay cé d'Armancé;
 Tet orandray qu'en fo prendre vangence!
 No farion io, morbleu de gran
 Pet effapa tan bella ocafion. »

125

A celi mo io se bouta à broiré,
 To se leva, io acorda son diré.
 T fu conclu que pet no dézola
 Pet no pouni & pet no z'anzala,

126

On defandret à ioié lé paroffé
 De n'ammena boet, facené n'arcoffé,
 Sarbon ne braza, à panna de preïfon.
 Cé que béra, ze li farai raïfon.

PAUSE II

127

Quan san fu fay, la joi fu bin tangranta...
 Sacon feutavé u cou de fa servanta.
 Day le pet grou quanqué mandrou encoura
 Sacon s'écray: « Genevoi io flanca! »

128

— Lûa say Di, fet cé de Contamina,
 No veiqua to defeur de la bouena.
 Corazou, enfan, gaudion ! Dei san lay,
 Y fo banni la toma & le sairay !

129

« On ne verra plet deffu noutré tablé
 Trémé de chu ne pelluré de ravé !
 Quan lou z'anfan de Di on preu pati
 E leu z'anvoyé à la fin du ruti.

130

« Di que i'antin (?), menistrou de lu vella,
 Le bénaiti a cassa ton écoüella ;
 Y te fudra renonci à Carvin
 U rocanda ton pan quemon couquin. »

131

Celi discor to rampli d'éloquancé
 Avoi le pan portave la pedancé ;
 Le bio Dupoi, qu'avai fai le conplo,
 De gran argoi se confla quemon bo,

132

Se bin, se boque, montan su sa roffé
 Pet s'en alla, é caqua dian sé soffé...
 To lou pe fin vegnan pet l'anmenna,
 Son moutardi lou pregnai pet le na.

133

*May veïssia bin on atrou trobla fêta;
 L'anbessïon leu met marté en téta:
 T fallay vi lou pé grou encoura
 Pet se placi cori & pratiqua.*

134

*Cé de Versoi volay 7a bailli d'errou
 Pet s'assura la cura de Sin-Pierrou;
 Cé de Cointrin & cé de Saconnay
 Brigavon 7a cela de San-Zervay;*

135

*Cé de Choulai ire' arri en gran panna
 Queme' é pouret avai la Madelanna;
 Cé de Monteu brigavé San-Zarman...
 On ne savay le qua étay pl'ardan.*

136

*D'aire couté, on vezay lou vicairou
 Se disputa pet avai l'Oditouirou.
 En man de ran, san qui a de pe bo,
 On u porvu to, quanqu'à l'Epeto.*

137

*Se dezay yon, qu'a ita de la Vella:
 « Qu'on me lassay à man ouna sapella,
 Afin d'avai de quet beire & mezi,
 A bin 7e vay caqua su le meti! »*

10

138

*On atrou fet, relevan sa flantiré.
 « Qu'ettay to san? Le frere Jan vu riré
 De me volai passa devan! Tou ho,
 Primo mihi & secundo tibo!*

139

*— En ceti ca fo prandré la balanç.
 Et regarda quoy a mai de fiancé,
 O vereman si vin u pet savan,
 Y vin, à mé, se fetai frere Jan.*

140

*« Se, va, voli, en latin & latina,
 Ze vo z'en vay gouilly plan ouna tena,
 De l'ébrieu & du grex to pari:
 Y m'en seudra pet devan & darri.*

141

*« Se, va, z'ama la lingua sirejaqué,
 Ze vo z'en uay to i'enpli vautre flafqué.
 Ze say sebla bin mquzicalaman
 Ya i'ay quaquon que fosse plé savan?*

142

*— De plé savan? repret cé d'Anemassé,
 Mé, qu'ay ita quatourzé yan dian, lé classé,
 Me prendra i'on pet quaque Maturin
 Que n'a jamai viu ne grex ne latin?*

143

« Qu'on m'interrogez vi su le Coloquou !
 Salvæ Petræ ! nei i'ay pa di gar'Lioudou ?
 Y n'y a point d'ébrieu ne de gret
 Que ze ne saffou liré en cluzun zoi.

144

« Se vo voli langazou d'Alemagné,
 D'Italian, d'Angleterra & d'Espagné,
 De Suédoi, Pologne' & Danemar,
 Ze say to san queman le savoyar.

145

« Que bin may z'ei, ze say lé matoliqué,
 Lou z'orbogra, lé z'arétémétique,
 Lou z'armana & lé moure' à félen,
 Lou trabesset pei aurapa le lea.

146

« Veiffia encor de qué ze me sevegnou :
 Ze say rinma, ze say parla pei segnou,
 Sanra, plora melodieusaman,
 Ronfla, menna lé z'ourgue' en dremassan.

147

— He par ma fay, eriat'ay cé d'Aniré,
 On cognay bin qu'é ne sa plé que diré !
 Se ze volai parla de mon savay,
 Mé que say to, yen arret pei tray may !

148

— Vo sadé to ? fé l'encoura de Cranvé,
 Vo sade preu, may sadevo lé langué?...
 — Se ze lé say, o Jesu Maria !
 Si ya quacon se maro d'en dota,

149

« Ze vo li vay réгла dian le z'oreillié
 Lé maré langué & tota leu fameillé;
 Car, Di merci, ze say, san me vanta,
 Fay à to san quemon fin à zapa.

150

— Z'ameri may, fet l'encoura dé Rossé,
 On que saret bin sена ouna cloffé.
 Que servon i'ay celeu fin de zargon,
 Qu'a bétorna la gueula & le manton?

151

« S'on parlé' ébreu, vo veidé' ouna gremassé
 Et creidé' hohi gargola oun' agassé;
 S'on parlé' gret, tray gnüay dian on flascon
 Qu'on rouleret fon le mémou zargon...

152

« Parquet parla d'atré sourté de langué
 U paysan que san qu'é pu entandré?
 Y fudret diré', à fin de l'amanda,
 Et messe & vépre' en bravou savoyar.

153

— Savay parla san que nion s'en instruisé,
 Yet lou segret de sante mère' Eglisé:
 Mio l'omou vay & pé messan é l'er.
 Sassi bin san, fetay cé de Flemet.

154

« Que no fa i'ay, en on mo, que le mondou
 Say blan u nay, ma qu'offin netrou contou?
 Qu'on say instroi u qu'on n'y fossé pa?
 Y n'et pa san que no baillé à dinna!

155

— Savai regni sé zan dian l'ignorancé,
 Fet cé d'Eto, o la poura fiancé!
 Bin mio savai faré en certi pahi
 Vin san rexin u bla san ran voagni!

156

— Sopi (?) savai santa, fet cé d'Yvoirou,
 Sa i'on pa bin que to netrou mistairou
 Que noutré messe' & noutré momeri,
 To san ne son que dé sarlatéri?...

157

— « On encoura, onco que ne sa gairou,
 Et preu savan, quaque l'ossé on vicairou.
 Fo s'avanci, san tan de compliman:
 Cé que tindra sara le pé galan.

158

— Volay forci, repret cé de Corniré,
 San ran savai, gara lé z'êtréviré!
 — Par la mornon! repret cé de Corzi,
 Grinssan lé dan quemon on enrazi,

159

* Ze me moquou de to leu gret d'Espagné
 Et de [to] leu fou latin de montagné;
 To ygnoran, z'an voay avay ma par,
 Et ze l'arrai, quan to devret creva!

160

— Zy aray par, fet l'encdura d'Yvoirou,
 Cé z'i devou lassé mou genitoirou!
 Magra lou fou avoi leu barragoin!
 Y fo voidi la cose à cou de poin. »

161

Veiquia queman lou docteur de Uelazou
 San ran chifra fassivon lou partazou.
 E l'iron to pret de s'esserpena,
 Quan to d'on cou leu tepin va ionba.

162

Ce gran conplo alla to en cacada,
 Ne may ne man qu'on vet à l'Escalada.
 Celeu maro on deipoi aperceu
 Que to le ma leu z'et ionba dessu.



163

*Car à l'instan messieur de la poliffé
Firon qu'on u boi & sarbon de Suiffé,
Et le bon Di fet qu'u pé grou du tan,
On uffé det qu'on éiive en sotan.*

164

*San ne fet tour à nion de ceta vella,
Segneu qui fusse à la poura Quinella (?)
Que, ne povan pa ruti san sarbon,
Fu quaque zor san vin dian son flascon.*

165

*May é méri qu'on volay porta perta,
San ne fet ran, ne à tota la resta;
A mareffo, n'a pa on forzeron,
Sa n'a nuiça pa le grou d'on ceiron.*

166

*Pet la Savoi, à zanti & à paitré,
A paysan, à valet & à maitré,
Yen à coïsu d'ouna tala fasson
Qu'é l'iron io san croay dian leu maison.*

167

*Aprègni don, paitré du vezenazou,
Qui ne fo pa creiré io son corazou,
Suto quan yet contré lou Genevoi,
Car le Bon Di ne lou lassa jamai.*

168

*Fadé que io offè' una meilleu fuita,
 Et deïssen lay offi meilleu conduita ;
 N'apregni pa à voutrou parossien
 A vivré ma avoi voutrou vezin.*

169

*Pet étre'iruo n'y a ran de sanblablou
 Qu'à trafiqua lou z'on avoi lou z'atrou :
 Quan no z'avin le boi du païsan,
 U le sarbon, vo z'en avi l'arzan.*

170

*Vo zi cognu u grelet de l'ofranda,
 La foléra que vo zi fay bin granda ;
 Ca si a z'u quaque ran dian le pla
 Yret petou dé pettolé de ra.*

171

*Vo zi bin viu queman le ray de Francé
 Vu no z'aidi quan no sin en sofrancé ;
 Que lou Canton, netrou z'atrou vezin,
 Son arri pron à no faré du bin.*

172

*Quan voutron bla vo no z'avi cassia
 T no z'en et vegnu de Barbeiria.
 Celeu cervuzou on z'u de bio écu,
 Que pet maliffé vo z'avi perdu.*

11

173

*To voutrou fay ne tan qu'à la vangencé,
Et cependant y bin pou de vaillancé.
A conplota été fin & ascour,
May u conba porta torço lou cou.*

174

*L'omou d'essian cé reffay du damazou,
Di l'azmana, é san day faré fazou,
Toté le fay que vo [vo] z'été'azarda
A guerrihi vo zi éia froia.*

175

*N'a pa lonian que dian oun' anbuscada
De Sacconnoy uté la savonnada
Du mondevi, (?) maitre Bastian faquin
Vo z'an seffa arri quan dé couquin.*

176

*Lou malatru cardairon dé Valeyé
Défon i'ay pa torço voutré z'armeyié?
Vo z'avi bio fare lou glourieu,
Y fo plihy so dé z'épenassieu!*

177

*Fussia crevé to de pira de taillé
Et noutré zan n'ussion que de la paillé,
Tray Savoyar, arma quanqu'u colet,
Ne batron pa on dé noutrou solet!*

178

*Témoan le tan passa, qu'à la Menozé,
O vo z'etia quatre van contré dozé,
Futé défay à cou de samorieu
Pet on tropé de netrou vandanzieu.*

179

*San vo parla de la mala Escalada,
Yo voutré zan uron arri l'obada,
Yo Tabazan, san fleuta ne seblei,
Leu fet danssi le menüet greület.*

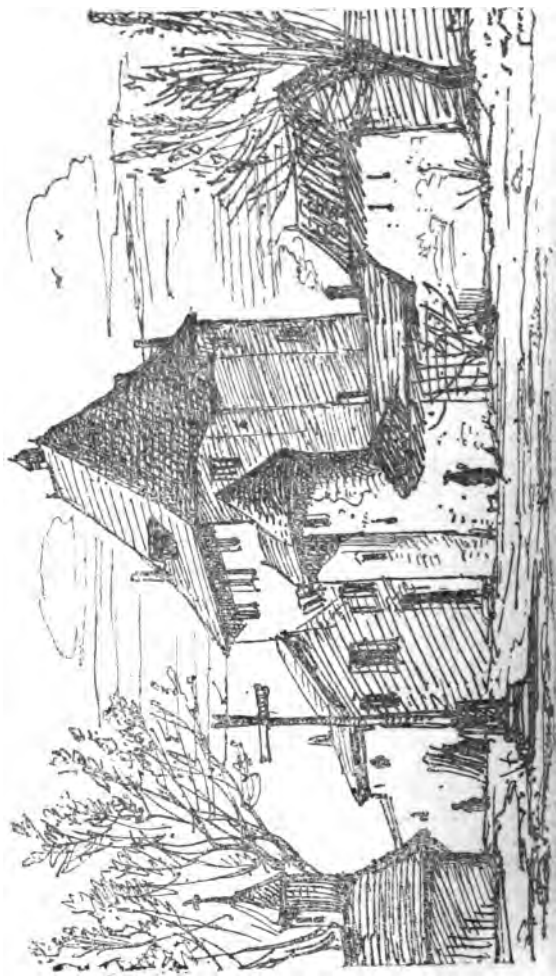
180


*Day que jamai vo n'avi ran gagnia
A no courci, s'éte bin conseillia,
Sonzi petou, messieur lou Savoyar
A no baizy u c. qu'à no satra!*

181

*Que pensa ma, torzo ma li arrivé,
To iourné en bin à cé qu'apray bin tiré.
Quan sari sazou, & que sarin ami
Di no benaitra to. Ainsi soit-il!*

*Dian tota cela gran nourma
Qu'on vin de vo raconta,
Ny a pa la mondra broula
Que ne say la verita.
Son vu savay le notairou
Qu'en a recouillo l'istoirou,
Ta que vo l'i entendu,
Yet le garçon de la tanta
Du paran de la servanta
De Jan que jamai ne fu.
Yet lui que, pet amaitia,
Amanda ceta copia
Ecrita du bou du day,
Que l'a doblaman segna
Du talon, du bou du pia.
Afin que nion n'en dotay.*





NOTES.

PICTET-DE ROCHEMONT.

(page 7)

Du 2 au 22 janvier 1793 parurent successivement à Genève quatre feuilles écrites en patois & intitulées *Dialogues entre Jaquet & Jean-Marc*. Elles ne portent pas de nom d'auteur, mais sur chacun des exemplaires de la collection du secrétaire d'Etat Mouchon, on voit, écrit de la propre main de celui-ci: *par Pictet-de Rochemont*, avec l'indication du jour de la publication. Les premières lignes de la feuille qui parut le 13 janvier sont assez curieuses, & la lecture en devient surtout piquante si l'on tient compte du passé & de l'avenir de l'auteur en même temps que de la date de l'opuscule. Le roi Louis XVI était, précisément alors, en jugement & c'était un ancien officier de sa garde, un futur membre du Congrès de Vienne, qui s'exprimait dans les termes suivants au sujet de la noblesse française :

Lo Ristocrate de France étion de celeu grou noblie que se tenion torjo à l'entor du rai é de la ranna. Il avion tō lo boun emploi, y se fassion bailli d'argent qui fassai tremblia; y fassion poué dé vie de diable; ran ne leu eoutave pè la guele; il y damagivon qui étai na compassion; il accouillivon lo lui do comme cè qu'accoué de pires; il avion des centaines de chevaux; des maison qu'étion tote d'or pè dedian; des valé

to galona que fermillâvon parquie ; quan il allâvon à la seffe y trenfolâvon pè lo blia avoué leu chevaux & leu sein comme cé que passe pè nêtroblie ; y éti na misere de vi comme il y perefision to. E coui étai qui payîve to çan ? Y n'è pas de mâ dévena.

— *Pardi allen ! Y étai le rai qui y payîve.*

— *T'invai pè on imbécile ! Y étai ben lo paisan, na pas le rai. Vaite pas ben que los impô que lo paisan payîvon arion dû être emplie pè fare de ben u paî, na pas dinquie accouilli à ceu grou noblie que ne fassion pa na via que bouffa ?*

C'est-à-dire :

Les aristocrates de France étaient de ces gros nobles qui se trouvaient toujours à l'entour du roi & de la reine. Ils avaient tous les bons emplois ; ils se faisaient donner tant d'argent que cela faisait trembler ; après quoi ils menaient une vie du diable : rien ne leur coûtait pour la *gueule* ; ils dissipaient que c'était une compassion ; ils jetaient des louis d'or, comme celui qui jette des pierres ; ils avaient des centaines de chevaux, des maisons toutes dorées à l'intérieur & dans lesquelles fourmillaient des valets galonnés. Quand ils allaient à la chasse, ils foulaient les blés debout (*trenfolâvon* est une onomatopée intraduisible) avec leurs chevaux & leurs chiens, comme celui qui passe sur un champ moissonné. C'était une misère de voir comme ils *périssaient* tout. Et qui payait tout cela ? Il n'est pas malin de le deviner.

— *Pardieu, allons ! C'était le roi qui le payait.*

— [Le diable] t'enlève pour un imbécile ! C'étaient bien les paysans & non pas le roi. Ne vois-tu pas bien que les impôts que les paysans payaient, auraient dû être employés

à faire du bien au pays & non pas être comme cela jetés à ces gros nobles qui n'employaient leur vie qu'à bâfrer...

Si piquant que puisse être le rapprochement de cette exposition avec le passé & l'avenir de son auteur, il n'y a cependant rien là qui doive étonner le lecteur au fait du caractère vraiment républicain de Piëte de Rochemont, de cet homme intègre, rare parmi ceux qui ont su traverser la vie politique & la quitter en pleine jouissance de l'estime de leurs concitoyens, sans avoir jamais capté la popularité dont ils ont joui par aucun acte équivoque ni aucune bassesse.

Aussi les banquets de la Restauration ont-ils retenu de ses louanges :

*Vertueux patriote Charles,
Tu nous ravis & quand tu parles
On est content.
Ton flambeau luit & nous éclaire;
Nous te suivrons dans la carrière,
Tambour battant !*

COMPESIÈRES.

(page 11)

La localité de ce nom dépend de la commune de Bardonnex, à 1 ¹/₂ lieue S. de Genève. Nous en donnons la vue en tête de ces notes. Cette vue a été prise le 31 octobre 1869. Elle est exacte, sauf en ce qui concerne les proportions respectives de l'église & de la commanderie. L'église a été rapetissée par la fantaisie de l'artiste, afin de ne pas masquer la perspective qui lui a paru la plus avantageuse pour la représentation du bâtiment principal.

« Compesières (probablement de *campus pisi*, plantation de pois; à moins qu'on ne préfère la racine celtique *pes*,

« un sapin, en patois savoyard *ouma passa*) était, dit Gaudy-
 « Le Fort dans ses *Promenades historiques*, une commanderie
 « de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. L'évêque de Ge-
 « nève, Aymon du Quart, en fit don¹ en 1304 à Gui
 « de Chevelu, commandeur de Savoie. Elle fut érigée en
 « titre en 1342, époque où l'ordre des Templiers, ayant
 « été aboli par le Concile de Vienne, ses biens furent réunis
 « à l'ordre de St-Jean. . . . Le vaste édifice de la comman-
 « derie a été soigneusement restauré; mais il offre encore
 « des vestiges curieux de sa destination première. D'abord,
 « au-dessus de la principale entrée, & au-dessous de la cor-
 « niche antique de la couronne, on lit l'inscription suivante: ¹

Hanc fluxit melioris amor.

« Entre la corniche & l'inscription est un écuillon, fort usé,
 « des armes de la commanderie; mais dans l'intérieur du
 « château l'on en voit d'autres où la croix de Malte se dif-
 « tingue encore assez bien. Dans l'escalier & les vestibules,
 « plusieurs meurtrières témoignent de l'esprit militaire de
 « l'institution. Le cabinet des archives, surmonté d'une
 « voûte en ogives, est aujourd'hui, ô profanation! . . . le ca-
 « binet d'aïfance. . . . Plus haut est une salle primitive qui
 « naguère a servi de chapelle. D'immenses poutres tranf-
 « versales & chamarrées de mauvaises peintures, ornent son
 « plafond. — Quant aux documents historiques, nulles tra-
 « ces. . . ni dans nos archives, ni dans celles de Chambéry. »

Compezières ne se compose que des deux seuls bâtiments de l'église & de la commanderie qui sert aujourd'hui de logement au curé de la paroisse; mais les habitants de la commune de Bardonnex sont fiers de cette possession, & lorsqu'au mois de décembre 1867 les journaux annoncèrent qu'une lecture devait être faite à notre Société d'Histoire & d'Archéologie sur la « Conspiration de Compezières, » un

¹ Reproduite sur le nouveau temple de Genthod inauguré en 1869.

membre du Conseil municipal vint demander entrée à la séance dont il avait vu l'ordre du jour, afin de *savoir de quoi il s'agissait*.

L'honorable conseiller municipal a dû, nous l'espérons du moins, rentrer chez lui complètement rassuré.

BOUCHES INUTILES.

(page 23)

Le sujet vaut la peine de quelques citations.

On lit dans les Registres des Conseils de la république:

15 juillet 1693: « Le Conseil examinant les diverses propositions cideuant faites pour remedier a la disette dont nous sommes menacés, a trouué a propos de discuter celle qui propose de se décharger des bouches inutiles; sur laquelle étant opiné, a été dit:

« Qu'on doit s'appliquer à s'en décharger & que pour cet effect chascun seigneur commis sur les dixaines fasse la reueüe dans sa dixaine & prenne vn état de toutes les personnes qui doiuent être congediées, & qu'ils le rapportent céans. »

Le 21 juillet, ce travail étant fait, on le renvoie à une commission, laquelle devra « examiner le resultat de toutes les dittes dixaines, & le nombre, qualité & moyens de subsistance des réfugiés. »

Le 25 juillet, rapport des membres de cette Commission, lesquels « ont vacqué incessamment & avec grande application & trouué que le nombre de toutes les personnes monte à seize mille cent & vnze, entre lesquels il y a trois mille & trois cents réfugiés. »

Le 28 juillet: « Nob. Le Fort & Michel de Normandie, anciens syndics, & Gautier conseiller ont rapporté l'état

« des réfugiés qui sont à présent en cette ville avec la désignation spécifique de ceux qu'ils ont jugé pouvoir être ou devenir à charge, ensuite de la connaissance que les dixeniers & sous-dixeniers leur en ont donné, dont le nombre monte à environ seize cent, entre lesquels il ny a que deux cent & sept hommes, le surplus n'étans que des femmes & des enfans. »

A prendre les choses au pied de la lettre, il n'y aurait dans une pareille enquête rien de bien conforme à ce que la tradition nous rapporte sur l'esprit de sacrifice & la charité de nos pères à l'égard de leurs coreligionnaires français victimes de la révocation de l'Edit de Nantes ; mais telle est la force de l'impulsion moutonnaire que, même en notre temps de saine critique historique, on a cru pouvoir se servir des chiffres qui précèdent & les faire valoir à l'appui de la tradition.

Le fait strict de l'hospitalité accordée aux réfugiés français est incontestable ; la preuve en est fournie par le chiffre de la population totale de la ville, lequel va toujours croissant à dater de 1685 ; mais cette hospitalité n'alla pas jusqu'à donner une patrie à des frères qui n'en avaient plus. Ne serait-ce pas le cas d'appliquer ici la parole de saint Paul : « Quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres. . . si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien ? » *Chose bizarre & qui caractérise bien cette époque difficile & anormale*, observe M. Edouard Mallet dans son Mémoire sur le recrutement de la population, *jamais il n'y avait eu tant d'étrangers & jamais on n'avait reçu si peu d'habitants !*

C'est de là que devait surgir un jour la question des « natifs » & que nos principales dissensions du XVIII^e siècle ont tiré leur origine.

FR. DE LA CHANA.

(page 38)

F. De la Chana est moins connu comme poète que par le rôle qu'il a joué dans les tragiques événements de 1707, à propos de réformes constitutionnelles, réclamées depuis plus d'un siècle & dont il avait entrepris de renouveler la poursuite. On connaît l'issue de cette téméraire entreprise : un nombre considérable de personnes (hommes & femmes) de toutes les classes de la société, furent mises en jugement & 84 d'entre elles condamnées à diverses peines, depuis la simple censure jusqu'au bannissement perpétuel & à la mort. Le pauvre De la Chana aurait lui-même été frappé de cette dernière peine s'il n'eût été poursuivi que pour ses actes politiques ; mais il était en outre accusé de moqueries dirigées contre les membres des corps ecclésiastiques, dont les perruques poudrées lui étaient en abomination, & comme il ne convenait pas de prendre au sérieux de semblables attaques, on dut le faire passer pour insensé, ce qui lui valut le bénéfice de circonstances atténuantes. Voici d'ailleurs en quels termes une chronique contemporaine, encore inédite, raconte son jugement :

« De la Chana qui, dans les prisons, témoignait un grand repentir de sa mauvaise conduite, soit que cela partit du cœur ou de la crainte d'être supplicié, fut jugé le vendredi 26 (août 1707). Par ses réponses il a toujours persisté à soutenir qu'il est le seul auteur des quatre premières propositions présentées au Conseil général & discutées dans les Conseils, & des quatre autres qui se sont trouvées sur Fatio ; . . . qu'en cela il ne croyait rien faire que pour le bien de sa patrie, & qu'à l'égard de la Vén. Compagnie des pasteurs il trouvait tant d'abus dans leur conduite & dans leur parure, qu'il avait cru en conscience

« qu'il devait travailler à les corriger..... Le Conseil
 « procédant à son jugement, a fait la prière; après quoi,
 « oui la lecture de toute la procédure & d'un grand nom-
 « bre de pièces par lui (De la Chana) fabriquées, soit en
 « prose, soit en vers contre les ministres, où l'on reconnaît
 « fait de la malignité & un dérèglement d'esprit..... l'a
 « condamné à faire réparation en Conseil, huis ouverts, ge-
 « noux en terre, à déclarer qu'il a mal & méchamment fait
 « de s'être conduit comme il a fait avant, pendant & après
 « les Conseils généraux, qu'il en demande pardon à Dieu &
 « à la Seigneurie. Cela fait, M. le Premier, suivant l'arrêté
 « du Conseil, lui a prononcé qu'il méritait de perdre la vie,
 « à quoy il se serait porté n'était la mauvaise affiette où
 « l'on voit son esprit; qu'il se contente, en usant d'une
 « grande douceur, de cette réparation, à laquelle on joint
 « la cassation de sa bourgeoisie & un bannissement perpé-
 « tuel à peine de la vie, au cas qu'il paraîsse dans la ville &
 « les terres de la Seigneurie. Il parut fort repentant, pria
 « qu'on adoucît son jugement, à l'égard du bannissement,
 « disant, les larmes aux yeux, *qu'il aimait mieux qu'on le*
 « *condamne à la mort que de quitter sa patrie & sa fa-*
 « *mille.....* Ses parents qui étaient présents..... se char-
 « gèrent de le sortir promptement de la ville, après avoir
 « payé tous ses dépens, le firent mettre dans une chaise
 « à bras & le firent sortir par la porte de Rive avant la
 « prononciation de ce jugement qui eut lieu le samedi 27
 « dit. Ils avaient donné des assurances & parole qu'ils le fe-
 « raient partir incessamment pour la Hollande & de là pour
 « les Indes, ne souhaitant rien tant que de l'éloigner, comme
 « ils firent effectivement, l'ayant mis sur un bateau qui le
 « conduisit à Coppet. » (Manuscrits de la Biblioth. publ.
 de Genève, *Mémoires*, &c., n° 140^b.)

Les productions en vers de De la Chana se trouvent pour la plupart en manuscrits autographes aux Archives de Genève; mais la collection la plus complète des écrits de sa main est actuellement en possession de la famille V. Il n'est

pas besoin d'une lecture bien attentive pour se convaincre que De la Chana n'aurait pu être l'auteur de quelque œuvre d'un peu longue haleine, telle par exemple que notre poème, non pas que ce brave marchand toilier fût incapable de tirer tout le parti possible d'un sujet donné (le nombre de sonnets qu'il a pu faire sur les seules perruques des pasteurs en est la preuve); mais il avait l'esprit lourd & plus de passion que d'inspiration proprement dite. Sa passion n'allait pourtant pas jusqu'à la folie; mais en admettant qu'il en tint, un de ses sonnets viendrait en ce cas à l'appui de l'attribution qu'on a de tout temps faite aux fous du don de prophétie. Ce sonnet ne porte pas de date, mais il doit être de 1698, soit très-exactement de cent ans antérieur à l'entrée des Français à Genève :

SONNET.

*Genève, qui jadis sortant de l'ignorance
Montrais ta modestie & ton humilité,
Ta foi, ton zèle ardent, ta grande piété,
En un mot à ton Dieu ta juste obéissance,*

*D'où vient qu'ayant acquis plus grande connoissance
On te void, te vendant à la mondanité,
Travailler jour & nuit au faste & vanité
Et faire tout ton dieu des modes de la France?*

*Car ce beau dieu te fait mouvoir, agir, parler,
Te donne l'air du monde, & pour t'y bien mouler
Il te coiffe & recoiffe; il t'habille & r'habille;*

*Mais te francisant tant, mesme jusqu'au saint lieu,
As-tu point peur qu'un jour, par ordre du vray Dieu,
Pour mieux te franciser la France ne t'esbrille?*

De la Chana prit aussi les pasteurs à partie au sujet de la révision du Psautier, qui fut faite à cette époque & à la-

quelle Bénédict Piçtet collabora très-amplement. Comme on disait alors pour désigner l'ancienne version des psaumes que c'était celle de M. de Bèze & de Clément Marot, De la Chana fit cette épigramme :

*Très-excellents pasteurs, on requiert qu'il vous plaise
Que Marot soit monsieur, comme monsieur de Bèze,
Pour que ne croie pas que Marot, digne auteur,
N'est plus rien qu'un Maraude n'ayant été pasteur.*

CARDAIRON — EPENASSIEU.

(Strophe 176)

Ces mots (*cardeurs, peigneurs d'étoupes*) désignent les Vaudois des vallées du Piémont qui, peu d'années avant la date de notre poème, avaient fait preuve du plus grand héroïsme en combattant contre les troupes combinées de la France & du duc de Savoie. On a un très-émouvant récit de leurs exploits dans l'*Histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois* par Henri Arnaud (in-12, f. l., 1710); nous citerons cependant ici, à titre de curiosité, quelques lignes concernant ceux de ces braves qui s'étaient un instant réfugiés à Genève. Ces lignes sont extraites de la correspondance encore inédite de Jean-Christophe & Nicolas Fatio de Duillier, tous deux de la Société royale de Londres, & beaux-frères de Marc Dupuy par le mariage de celui-ci avec leur sœur Anne Fatio.

Jean-Christophe écrit à Nicolas en date de Genève, 27 août 1689:

« La nuit du 15, environ 800 hommes des Vallées
« se rendirent au bois de Nyon (Prangins) au bord du lac,

« tous très-bien armés & avec onze bateaux.... Ils restèrent dans le bois tout le jour suivant; ils traversèrent ensuite le lac pendant la nuit & firent descente entre Yvoire & Nerny. Quatre cents de leurs camarades passèrent le lac dans un autre endroit, & ils sont allés en bon ordre du côté de leur pays pour s'y rétablir à main armée. Ils n'ont trouvé aucune opposition à leur passage par la Savoye; ils n'y ont fait aucun désordre. Ils ont seulement obligé quelques gentilshommes & curés de marcher avec eux, à qui même ils ont fait toute sorte de bons traitements. On les croit arrivés chez eux & l'on pense qu'ils en seront aux mains avec les troupes que le duc de Savoie a fait entrer dans les Vallées, ayant été averti de leur dessein depuis trois semaines. »

Et le 17 décembre de la même année :

« Les gens des Vallées sont au nombre de 400 dans leurs hautes montagnes, où ils n'ont faite de rien. Il y en a 40 dans un autre lieu, qui n'ont pu être forcés, quelques efforts que les troupes de France & de Savoie aient fait pour cela. Les troupes du roi ont été obligées de se retirer après avoir perdu bien du monde; celles de Savoie sont aussi allées en quartier d'hiver. Ceux des Vallées ont perdu quelques uns des leurs & particulièrement de ceux qui s'étant détachés de leur gros ont voulu entrer en Dauphiné. Le sieur Turel qui était leur chef, ayant eu l'imprudence de vouloir aller lui seul en son pays, a été arrêté & reconnu à Embrun, où on l'a roué vif. Quinze prisonniers, du nombre de 45, ont été pendus & les autres envoyés en galères. Ceux qui ont été exécutés ont témoigné une confiance admirable. »

(Manuscrits de la Biblioth. publ. de Genève, *Papiers Fatio*, Arm. 41).

ERRATA. — NOTE FINALE.

Note, page 97, retranchez *au beau refon*, qui appartient à une autre cloche: Colette, aujourd'hui nommée La Belle-rive (Voir Gaudy-Le Fort, *Promenades historiques*, t. I.)

— Strophe 132, *Se bin, se boque*, lisez *Se bin, se bo que*.

Dans le cours de la correction des épreuves, afin de mieux marquer les élisions, quelques infractions ont eu lieu à la règle qu'on s'était imposée (voir pag. 11 & note) d'une reproduction rigoureusement textuelle; mais cela n'a été fait que lorsque l'orthographe, d'ailleurs très-irrégulière de l'auteur l'a permis.

Ainsi l'on a maintenu les finales en *ou* & en *a* correspondant à l'*e* muet français.

Exemples: *faita encontre* = fait' encontre = faite contre;
Le Rounou à vio = le Roun'a vio; c'est-à-dire:
 À vau le Rhône.





Princeton University Library



32101 063576183

Pamphlet
Binder
Gaylord Bros., Inc.
Makers
Syracuse, N. Y.
PAT. JAN 21, 1908

This Book is Due

Compe-

- 2 '33

